

Secondary Publication



De Rentiis, Dina

Imitatio Christi et imitatio ciceroniana aux XVe et XVIe siècles

Date of secondary publication: 05.05.2023

Version of Record (Published Version), Conferenceobject

Persistent identifier: urn:nbn:de:bvb:473-irb-593374

Primary publication

De Rentiis, Dina: Imitatio Christi et imitatio ciceroniana aux XVe et XVIe siècles. In: Regards sur le passé dans l'Europe des XVIe et XVIIe siècles : actes du colloque organisé par l'Université de Nancy II (14 au 16 décembre 1995). Wild, Francine (Hg). Bern : Lang, 1997. S. 39-45.

Legal Notice

This work is protected by copyright and/or the indication of a licence. You are free to use this work in any way permitted by the copyright and/or the licence that applies to your usage. For other uses, you must obtain permission from the rights-holder(s).

This document is made available with all rights reserved.

Imitatio Christi et imitatio ciceroniana aux XVe et XVIe siècles

Dina DE RENTIIS
Technische Universität Berlin

Peu de questions rhétoriques et poétiques ont été discutées de façon aussi acharnée, voire enragée que celle de l'imitation de Cicéron. Si l'on en croit Remigio Sabbadini, le pie Albert de Sarzane fut, en rentrant des croisades, tellement horrifié par les "guerres cicéroniennes" qu'il affirma qu'il aurait mieux fallu choir en terre sainte et s'épargner un tel spectacle.¹ Selon l'historiographie traditionnelle, les "disputes cicéroniennes" sont la manifestation la plus exemplaire et la plus exasperée de la revalorisation des auteurs anciens propagée par l'humanisme renaissant.

Ne pouvant pas vraiment expliquer pourquoi la question si on pouvait imiter plusieurs auteurs, ou bien si on ne devait suivre et imiter que Cicéron occupa tellement l'esprit des savants entre le XIVe et le XVIe siècle, on s'est borné jusqu'aujourd'hui à constater le fait et à étiqueter le phénomène du Cicéronianisme comme "forme limite d'intertextualité" ou bien à parler d'un "culte" de Cicéron, d'une sorte de "religion formelle", d'une "mode" ou tout simplement, d'une "absurdité" propre à l'humanisme renaissant.²

A la fois concept-clé et pomme de discorde, l'*imitatio* (*imitatio auctorum* et *imitatio ciceroniana*) constitue sans aucun doute une des catégories essentielles de la rhétorique et de la nouvelle poétique des XVe-XVIe siècles, et son émergence est considérée unanimement comme un des phénomènes principaux qui marquent la transition de l'époque médiévale aux temps de l'humanisme et de la Renaissance dans le domaine de l'histoire esthétique et littéraire.

Pour déterminer la signification et la valeur de cette notion, les interprètes se sont limités jusqu'aujourd'hui à comparer son usage et ses définitions dans les œuvres de Cicéron, de Quintilien, de Sénèque et de Pline avec celles formulées par les savants du XVe et du XVIe siècle.

Regards sur le passé dans l'Europe des XVIe-XVIIe siècles. Actes du Colloque tenu à Nancy (décembre 1995), organisé par le Groupe de Recherche "XVIe et XVIIe siècles en Europe" de l'Université Nancy II. Bern: Lang, 1997.

Cette perspective a été sans doute fructueuse. Mais en même temps, elle a conduit à négliger la présence et la signification de la notion de l'imitation au Moyen Age et à méconnaître son importance pour cette époque.

Dans cet article, je désire, d'une part, montrer quelques aspects spécifiques de la notion d'imitation de modèles rhétoriques et moraux du Moyen Age tardif qui ont été négligés jusqu'aujourd'hui, et d'autre part démontrer que prendre connaissance de la signification, c'est-à-dire du sens et, surtout, de l'importance que cette notion acquiert entre le XIIe et le XVIe siècle peut aider à mieux saisir les enjeux spécifiques des luttes cicéroniennes.

Entre le XIIe et le XVIe siècle, une interdépendance très complexe entre la notion de l'imitation éthique-religieuse et celle de l'imitation rhétorique détermine de façon croissante le sens, la valeur et l'usage des concepts "imitari" et "sequi". Pour mieux comprendre la valeur que la notion de l'imitation acquiert entre le XIIe et le XVIe siècle, il est nécessaire d'examiner l'emploi peut-être le plus important et le plus répandu pendant ce temps de la notion d'"imiter"/"suivre" un modèle: l'idéal de vie et de foi de l'imitation du Christ.³ La nouvelle signification que cet idéal obtient à cette époque provoque des changements importants en ce qui concerne la valeur et le sens de la notion d'imitation qui affectent non seulement la morale et la théologie mais aussi la rhétorique et la poétique.

I

Depuis Saint Paul jusqu'à Martin Luther, être chrétien signifie d'abord et surtout "suivre le Christ", et "suivre le Christ" signifie "imiter" le Christ. "Quid est enim sequi nisi imitari?" écrit, par exemple, saint Augustin.⁴ L'imitation du Christ est une notion capitale de la morale et de la théologie chrétiennes. En particulier au XIIe siècle, avec le développement de la dévotion à l'humanité du Christ, avec Robert d'Arbrissel, Bernard de Clairvaux et saint François d'Assise, l'idéal de vie et de foi de l'imitation du Christ acquiert une importance capitale, historiquement spécifique. "Imiter le Christ", "suivre le Christ" est l'appel que Bernard, François et leurs nombreux "sequaces" adressent à tous les chrétiens, c'est-à-dire non seulement aux prêtres et aux moines, mais spécialement aux laïcs. Et c'est un appel qui a été très largement écouté: entre le XIIe et le XVIe siècle, le domaine de l'imitation du Christ ne recouvre pas seulement la spiritualité chrétienne – c'est-à-dire l'ascèse, la dévotion et la contemplation chrétiennes –, mais surtout la vie quotidienne des croyants. Et les modèles

dont il faut imiter la vie, le comportement et les vertus – Jésus, le "fils de l'homme", et les Saints, ses "imitatores" exemplaires – sont des créatures humaines. Grâce à cette "descente des modèles du ciel sur la terre" – pour reprendre une expression de Jacques Le Goff – l'imitation du Christ et des Saints est au Moyen Age tardif bien plus qu'un instrument de salut parmi d'autres: elle devient une façon de sentir, de penser et d'agir qui donne une valeur et une signification, une importance et un sens à la vie quotidienne des hommes et des femmes déjà *hic et nunc*, dans ce monde, avant la mort.

Pour expliquer en quoi cette imitation, cette activité si essentielle, consiste, les auteurs et les prêcheurs des XIIe-XVIe siècles ont recours non seulement aux préceptes du Nouveau Testament et de l'Eglise, mais surtout à une très grande quantité d'images, de récits, d'exemples à imiter. En contemplant ces images et en entendant ces récits, les croyants doivent apprendre à voir, sentir et comprendre ce que signifie "suivre", "imiter le Christ". Or, les façons d'interpréter, de comprendre et de mettre en pratique l'imitation du Christ et des Saints transportée par ces images/ces récits ne sont pas, bien entendu, arbitraires, mais elles sont très nombreuses et différentes. L'imitation représentée par ces images/récits n'est absolument pas une doctrine univoque et uniforme. Les expressions "imiter", "suivre" le Christ et ses imitateurs exemplaires, les Saints, désignent entre le XIIe et le XVIe siècle une multitude de formes de vie différentes, voire hétérogènes. L'idéal de vie et de foi de l'imitation du Christ et des Saints qui naît, se développe et fleurit pendant ce temps est, en somme, un phénomène religieux et de mentalité extrêmement important et extrêmement multiforme qui présente au moins deux caractères structuraux constants.

Premièrement: "Suivre" le Christ signifie d'abord et surtout "imiter" le Christ fait homme, sa vie terrestre, ses vertus, sa façon de vivre, de penser, de sentir et d'agir. La question théologique très complexe de la distinction entre la *sequela* et l'*imitatio Christi*⁵ se résout, à l'époque qui nous intéresse, dans une puissante équivalence.

Deuxièmement: l'expression "*sequi vestigia*" et l'image de l'imitateur qui "suit les pas" de son modèle, déjà courante d'une part dans le latin classique et d'autre part dans la tradition chrétienne, acquiert par son usage en tant que refiguration centrale de l'imitation du Christ et des Saints un sens et une valeur historiquement spécifiques. Elle représente une expérience religieuse et de vie extrêmement complexe qui engage et transforme profondément l'imitateur et qui donne à sa personne, à sa vie, à ses actes et à ses œuvres une valeur et un sens.

II

Dans la rhétorique et dans la poétique des XIIe, XIIIe et XIVE siècles, l'imitation est un moyen très connu et couramment utilisé pour apprendre l'art de bien écrire. L'absence de toute activité théorique concernant la notion de l'imitation à cette époque ne doit pas conduire à sous-estimer sa présence ou son importance. Si les savants, du XIIe au XIVE siècle, n'éprouvent pas la nécessité d'expliquer ou de discuter le sens de cette notion, c'est tout simplement parce qu'elle ne représente pour eux ni un problème ni un terme de référence privilégié pour déterminer la valeur rhétorique ou poétique d'un texte. Aux XIIe et XIIIe siècles, l'imitation des bons auteurs n'est pas une valeur, mais tout simplement un outil rhétorique parmi d'autres. Les modalités et les fins de l'emploi de cet outil sont déterminées par l'habitude et ne donnent pas matière à des conflits.

Aussi bien à Chartres ou à Orléans que plus tard à Bologne, la formation rhétorique et poétique est basée non seulement sur un certain nombre de préceptes, sur l'étude des manuels et sur la *lectio et praelectio auctorum*, mais aussi et surtout sur une pratique quotidienne de l'imitation, soit des *auctores maiores et minores*, soit des florilèges, soit de textes modèles rédigés par les maîtres mêmes.⁶ Selon ce que nous montrent les sources accessibles sur l'éducation et sur la théorie rhétorique et poétique de ce temps, les termes "imiter" et "suivre" un modèle sont employés comme équivalents. Ils désignent de façon très générale toute tentative (plus ou moins réussie) de rédiger un texte qui présente un nombre plus ou moins élevé de traits et de qualités grammaticales, syntaxiques, lexicales, stylistiques et/ou de contenu semblables à celles des modèles étudiés et mémorisés antérieurement.

III

Entre l'imitation de modèles moraux ou religieux et celle de modèles rhétoriques, il n'y a pas du XIIe au XVIe siècle une simple relation d'homonymie, mais une interdépendance historiquement spécifique. Les facteurs qui contribuent à créer cette interdépendance sont multiples et complexes. Ici, il n'est possible que d'en mentionner rapidement deux.

D'un côté, l'époque qui nous intéresse ne connaît pas une séparation nette entre la formation éthique-religieuse et la formation rhétorique et poétique. Que ce soit à Chartres, Orléans ou plus tard à Paris, Naples ou

Boulogne, l'imitation des auteurs pratiquée couramment par les élèves et par leurs maîtres doit toujours être rhétoriquement juste et moralement bonne.

De l'autre côté, entre le XIIIe et le XVIe siècle la catégorie de l'imitation n'appartient pas au thésaurus des termes techniques dont il faut expliquer ou discuter le sens et spécifier les modalités d'emploi. A la différence par exemple de "variatio", "lectio" ou "prelectio", "imitari" et "sequi" sont employés dans un sens courant, non spécifié. La seule définition de l'imitation rhétorique largement connue à cette époque, celle de la *Rhetorica ad Herennium*, est très générale.⁷

Or, dans la mesure où l'imitation de modèles moraux devient pour les clercs et pour les laïcs une activité capable de donner une valeur et un sens à la personne et aux œuvres de l'imitateur, il devient de plus en plus important de déterminer – aussi bien dans le domaine de la morale que dans celui de la rhétorique – les modèles qu'il faut imiter, de quelle façon et dans quelles fins.

IV

Pris dans le contexte esquissé jusqu'ici, le "culte" de Cicéron des XIVE-XVIe siècles n'apparaît plus comme une "mode absurde" et même un peu ridicule propagée par quelques pédants. Au contraire: situé dans ce contexte, le cicéronianisme se révèle être une solution philosophique et rhétorique très intéressante du problème de l'imitation, basée sur deux prémisses fondamentales:

Premièrement: une ligne de démarcation est tracée entre la rhétorique et l'éthique, entre le style ("verba") et le contenu ("sententia"), et l'éloquence et le style sont traités comme un domaine autonome – comme le fait, par exemple, Pietro Bembo dans son épître sur l'imitation.⁸

Deuxièmement: le style de Cicéron est élevé au rang d'incarnation unique et suprême d'une perfection rhétorique absolue qui se manifeste dans ses écrits. C'est ce que fait, avant les cicéroniens romains des XVe et XVIe siècles, surtout François Pétrarque.⁹

Si on accepte ces prémisses, imiter le plus étroitement et le plus exclusivement qu'il soit possible le style de Cicéron ne conduit pas l'imitateur à devenir une copie de son modèle, mais à se rendre aussi parfait que ses facultés le lui permettent. Et l'imitation cicéronienne devient une activité qui, dans le domaine de la rhétorique et du style, donne une valeur et un sens aux œuvres et à la personne de l'imitateur.

Les avantages de cette construction sont aussi évidents que ses risques moraux et théologiques. Et il n'est pas étonnant qu'Erasme de Rotterdam, en mettant le doigt sur la plaie dans son dialogue *Ciceronianus*, nie la possibilité de séparer vraiment la rhétorique de la morale et de la théologie ou le style d'un texte de son contenu, et accuse les cicéroniens de substituer Cicéron à Jésus-Christ.

Dans son dialogue, Erasme dépeint le cicéronianisme comme une forme aberrante de l'imitation du Christ qui conduit à imiter sans restriction aucune non seulement le style, le vocabulaire et les contenus de l'œuvre de Cicéron, mais aussi la façon de vivre, de penser, d'agir et de sentir de cet auteur. Les conséquences d'une telle imitation – conclut Erasme – sont bien évidentes: "c'est du paganisme, crois-moi, Nosoponus. Nous nous nommons chrétiens [...] mais notre cœur appartient à Jupiter Optimus Maximus et à Romulus."¹⁰

Et en effet: quelle meilleure voie pour valoriser les *studia humanitatis* aux XVe et XVIe siècles que de les représenter comme une forme bonne et juste de l'imitation du Christ ? Et quel péril mortel que de ne plus pouvoir formuler une distinction nette entre l'imitation de modèles chrétiens et celle de modèles païens, entre Cicéron et le Christ ?

Notes

¹ Cf. R. SABBADINI, *Storia del Ciceronianismo e di altre questioni letterarie nell'età della Rinascenza*, Torino 1885, p. 25 e 68.

² Cf. p. ex. F. ULIVI, *L'imitazione nella poetica del rinascimento*, Milano 1959, p. 9; Erasmus von Rotterdam, *Ausgewählte Schriften*, Th. Payr (ed. et transl.), Darmstadt 1990, p. XXXVIII. Cf. aussi D. DE RENTIIS: *Die Zeit der Nachfolge. Zur Interdependenz von imitatio Christi und imitatio auctorum im 12.- 16. Jahrhundert*, Tübingen 1996 [Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Bd. 273], pp. 12-24. Le présent article résume très brièvement quelques-unes des thèses principales de ce travail.

³ Cf. D. DE RENTIIS, *Die Zeit der Nachfolge*, loc. cit., en particulier les pp. 24-32.

⁴ AUGUSTINUS, *De sancta virginitate*, 27, PL 40, 411b.

⁵ Cf. DSp 7.1, col. 1539.

⁶ Cf. D. DE RENTIIS, *Die Zeit der Nachfolge*, loc. cit., 47-74, en particulier pp. 61-68.

⁷ "Imitatio est qua impellimur, cum diligenti ratione, ut aliquorum similes in dicendo valeamus esse." *Rhetorica ad Herennium* H. Caplan (ed.), London 1964, par. 1,2,3.

⁸ Cf. D. DE RENTIIS, *Die Zeit der Nachfolge*, loc. cit., 139-145.

⁹ Cf. *ibid.*

¹⁰ ERASMUS von ROTTERDAM, "Ciceronianus", ds.: *Id.: Ausgewählte Schriften*, Th. Payr (ed. et transl.), Darmstadt 1990, p. 171.